

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Dédouchka (nouvelle de Noël)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 268-277

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Dédouchka

Les forteresses volantes couvraient le ciel ; le roulement d'une batterie faisait une noire toile de fond au sonore crépitement des mitrailleuses. Devant les rafales américaines, les Allemands, fiers et traçiques, remontaient l'avenue.

Toutes les Sœurs étaient sorties chez des malades ou soignaient les blessés à l'hôtel de ville ; seule Mère Française, la supérieure infirme, pria à la chapelle, quand de violents coups de crosse en ébranlèrent la porte. Elle ouvrit en tremblant : deux soldats français lui amenaient un vieillard en haillons, dont on voyait que les larmes avaient dévoré les yeux.

— C'est de la Maison-mère. Vous saurez le reste après.

Elle l'hébergea comme elle en avait hébergé d'autres et lui donna le nom qu'il voulut : Dédouchka, bien que ce nom trahît dangereusement sa nationalité.

Bientôt il n'y eut plus d'Allemands à Paris, mais le sang des vengeances coulait encore et c'est ce qui me valut de rencontrer Dédouchka.

Un matin à l'aube, Mère Française me fit téléphoner :

— Venez tout de suite à Bourg-la-Reine, il le faut absolument, c'est une affaire très grave.

Je savais que Mère Française ne s'émouvait pas pour des bagatelles. A peine venais-je de quitter ma demeure qu'une brigade policière faisait irruption chez moi et fouillait les bureaux. Inutile de dire qu'ils ne trouvèrent rien de compromettant. Si après avoir sauvé plusieurs Français j'avais arraché un Allemand à une exécution sommaire et inique, c'était bien mon affaire. Mais je dus me cacher, sans quoi je ne serais plus de ce monde.

Mère Française me conduisit à l'aumônerie, que je connaissais bien pour y avoir passé de calmes après-midi en

compagnie d'un vénérable prêtre qui m'aimait. J'y allais quand je voulais me reposer de ma vie harassante : c'était une petite maison rustique au fond d'un parc silencieux qui tenait du bosquet et du jardin potager. Le studio ouvrait par de larges baies vitrées au bout d'une allée couverte et moussue. Je m'étendais sur une chaise longue et prenaux au hasard un livre sur les rayons. C'était presque toujours un de ces guides surannés des provinces françaises, que le prêtre avait parcourues en tous sens dans sa jeunesse, directeur de pèlerinages. Je lisais à haute voix ; « Paris-Toulouse, en chemin de fer 775 kilomètres. Deuxième classe, 44 francs ; troisième classe, 28 francs. » Et je m'apprêtais, ce soir comme d'habitude, à taquiner mon révérend ami, dont la fortune n'avait pas changé depuis ces années heureuses.

Des pas sur la mousse, mais c'est Mère Françoise que je vis arriver.

— Vous habiterez ici, vous aurez les deux pièces de l'aumônier. Dans la chambre d'hôte nous avons Dédouchka. Savez-vous que notre aumônier est mort ?

J'en reçus un coup au cœur.

— Oui, Monsieur. S'il était mort de son angine, dans son lit, nous vous aurions prévenu. Nous savions combien il vous aimait.

J'interrogeai d'un regard angoissé. Elle ajouta :

— Oui, vous n'imaginerez jamais trop d'horreur. Il y a une dizaine de jours, vers deux heures du matin, Mirette et Dolly hurlaient dans le jardin, faisant la navette entre l'aumônerie et le couvent. Je descendis ; une Sœur me précédait avec une torche électrique ; la maison était ouverte et le Père Valentin absent. Chez un malade ? Cela nous étonnait ; d'habitude, on sonne au couvent et c'est nous qui l'appelons par téléphone. Vous savez d'ailleurs qu'il ne sortait pas la nuit par la rue Bigle, qui est sombre et solitaire. Mais nous vîmes la lourde porte entr'ouverte et nous allâmes voir. A l'extérieur du mur, parmi les hautes tiges de bardane qui y remplacent le trottoir, gisait une forme noire, et nos lampes nous montrèrent une mare de sang. Je sus plus tard que le prêtre n'avait pas voulu révéler la confession d'un milicien : tel était son crime.

J'étais si atterré que je n'eus qu'au bout d'un moment la présence d'esprit de dire à la Mère :

— Il vaut mieux que je m'en aille. On sait que je fréquentais l'aumônier ; ils me trouveront et vous payerez pour moi.

— Celui qui oserait nous faire du mal serait lynché. Sur la rue Bigle, Dédouchka vient de condamner la porte avec une serrure qu'il assure à toute épreuve.

Je restai paisiblement ; j'eus le temps de noter pour vous, très peu de lignes par jour, et au fur et à mesure de ses révélations craintives, qui était Dédouchka. Et par lui je fus également sur la piste d'une autre personne de qui j'écrirai la vie plus tard.

Je vécus d'abord des semaines sans savoir plus que son existence. Il y a des statues dont on dirait qu'il ne leur manque que la parole, et je me disais : « Jamais la parole même ne ferait de Dédouchka un vivant ! » Je croyais qu'il me boudait ; je n'insistai plus, et dès ce jour, son hostilité se changea en une respectueuse sympathie, dont je ne tardai pas à ressentir les effets discrets.

Cantonné dans sa chambre qui faisait l'angle de la maisonnette entre les hauts murs du jardin, il s'ingéniait à disparaître à ma vue ; et je l'entendais *éviter* les bruits avec un soin qui me devenait intolérable. J'écoutais malgré moi les interminables précautions qu'il prenait pour ouvrir et fermer la porte, remuer une chaise, ôter et ranger l'un après l'autre ses habits, se mettre à genoux, se lever, s'étendre sur le lit, s'immobiliser après un léger craquement et bouger encore pour chercher une place plus confortable. Quand il devait se lever la nuit, ces mêmes précautions, plus lentes encore, m'ôtaient le sommeil et, jusqu'au matin, j'entendais sa respiration entrecoupée de gémissements.

Chaque soir je trouvais des fruits sur ma table et un broc d'eau qui doublait celui qu'avait laissé la femme de ménage ; jamais je n'avais pu surprendre l'invisible cavalier qui unissait tant de dévouement à tant de discrétion.

J'interrogeai Mère Françoise. Le silence qu'elle gardait, je l'attribuai d'abord à une prudence offensante pour moi.

J'interrogeai alors M. Garin, qui s'occupait du jardin à ses heures libres. C'était un géant dont la corpulence faisait contraste avec la frêle silhouette de Dédouchka. Lui-même fournit l'entrée en matière que je cherchais. Il débitait à grands coups un noyer d'Amérique couché dans l'inextricable fouillis du parc.

— Du bois pour cet hiver, Monsieur Garin ?

— Il le faut bien, Monsieur. Le vin est tiré, il faut le boire.

— Ce n'est pas vous qui l'avez coupé ?

— C'est le petit bonhomme Dédouchka qui l'avait entaillé à la hache. Je suis arrivé à temps pour que l'arbre ne lui tombe pas dessus. Il a sa marotte, vous savez ! Il veut faire de ce parc un jardin fruitier. Rien que ça ! Il était dans son pays quelque chose comme ingénieur agro ... agrinome, je crois qu'on dit. On dirait qu'ils ont la haine des arbres, en Russie.

— Ne trouvez-vous pas que ça foisonne trop dans le jardin des Sœurs ?

— Vous avez raison, c'est un vrai maquis. Mais il faut du discernement, il ne faut pas tout couper. Ce noyer d'Amérique donnait du bois excellent dans quelques années. Mais tous ces buis, ces noisetiers, ces framboisiers, c'est tout ça qu'il faut que ça saute. Le jardin est comme la France, il n'a plus été touché depuis quarante ans. On n'a pas de politique agricole.

Garin retourna sa chique et continua à mon désespoir en s'éloignant du sujet.

— On a du blé et du pâturage en France, et les enfants de Paris n'ont pas de lait, pas de pain. Sœur Saint-Georges ne suffit plus à faire des piqûres, et ce ne sont pas les piqûres qui vont remonter nos enfants. Je vous dis, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Parce que moi, je ne suis plus jeune, j'ai vu deux guerres, vous savez ; mes parents en ont vu d'autres ; eh bien ! j'ai toujours entendu dire qu'en France, en s'en est toujours sorti. Pourquoi qu'on n'en sortirait pas encore cette fois ?

Ce « j'ai entendu dire » me surprend. Il continue :

— Ils ont pourtant étudié, les ministres ! Ils en bouffent du papier ! Pas comme moi. Parce que, vous savez, je suis un illettré, moi.

— Un illettré ? Ne le regrettez pas trop. Il suffit d'être intelligent et de se bien conduire.

— Ma foi, mes parents n'étaient pas riches et mon école, ç'a été d'aller ramasser des fagots pour les vendre. N'empêche que certaines fois il serait bien utile de savoir lire. Je m'en tire comme je peux. J'ai une bonne place à la tréfilerie. Quand le manomètre arrive sur un signe, je déclenche ; sur un autre, j'enclenche. Jamais d'accident et les patrons ont confiance en moi, ce n'est pas pour me vanter. Dans le métro, je compte les stations, je les connais par cœur à la longueur des noms et à la disposition des affiches. Dire que c'est très commode, on ne peut pas dire. Heureusement pour mes affaires, j'ai la patronne : ça, c'est quelqu'un. Faut voir comme la maison est tenue ! Et les enfants ! Ah ! je suis tombé sur une bonne patronne.

Garin m'intéressait et m'énervait.

— Vous voyez, dis-je, qu'on peut être heureux sans savoir lire.

— Et savant sans être heureux. Ce Dédouchka, c'était un savant, qu'il paraît. Et ce qu'il est devenu...

J'abordais de nouveau, mais la « patronne », impérieusement, appelait son mari, qui obéit comme un écolier.

Cependant, par une allée latérale, j'entendis le pas traînant de Dédouchka, les coups métalliques et réguliers du balai sur le sable. Bientôt il déboucha, tressaillit, s'inclina profondément.

Non, il n'était pas si petit, mais grêle et ratatiné. Il avait dû être beau avec son visage parfait, son fin nez droit, ses doux yeux bleus où brillait encore une flamme. Mais il portait un habit noir usé jusqu'à la corde, ourlé de velours aux manches et au col. Sur sa chemise kaki, une cravate sombre jouait autour de sa gorge maigre. Sa casquette plate à visière de cuir lui donnait un air de cheminot retraits.

Il me salua avec son habituelle obséquiosité qui m'importunait, où je lus cette fois une suppliante sympathie. Je rejouai mes cartes.

— Bonjour, Dédouchka. Vous faites de belles avenues.

— Pas revenue, répond-il en écho.

Je le savais un peu dur d'oreilles. Mais il pensait à quelle princesse lointaine ?

Je freinai ma curiosité ; il répondit à un silence :

— Pas revenue. Tuée là-bas ? Sœur Hélène si bonne...

Je ne connaissais rien de Sœur Hélène à cette époque. Nous avançâmes lentement, côte à côte, vers la maison. Dans l'angle du mur se dressait je ne sais quelle construction inachevée de Dédouchka. Je voulus parler de Sœur Hélène.

— Pourquoi perdue ? Est-ce que vous croyez ?

— Oui, j'édifie un poulailler, répondit-il en indiquant son ouvrage, et dans ce style de noblesse surannée qui donnait à son français le charme d'un autre âge. Poulailler de béton. Oh ! le béton fait mal. Les mains souffrent beaucoup, acheva-t-il en me montrant ses mains endolories.

— Et là-bas ? lui dis-je en montrant le fond du jardin où il avait un autre chantier.

— Oui, là-bas j'exécute un banc. Et demain je veux *créer* des chaises pour les Sœurs. Après, je vais *convoyer* du charbon. Méchant hiver ici. Beaucoup de Sœurs toulissent ; il faut chauffer, reposer, préserver ; c'est tendre, les Sœurs !

Il fallut plusieurs jours pour le remettre sur le chemin de Sœur Hélène.

Dédouchka ne se hasardait jamais plus loin que le trottoir ; il avait peur de la rue. Seulement, le mercredi et samedi après le marché, il rentrait en traînant son balai et branlant la tête d'un air découragé.

— Ici pas bien. En Allemagne on remet tout en place, sur les bancs ou dans les paniers, sinon c'est une amende. Ici tout est jeté par terre.

— Et en Russie, demandai-je à brûle-pourpoint, étonné de l'entendre, ne fût-ce que sur le chapitre de la propreté, faire l'éloge de l'Allemagne.

— Russie... c'est loin ! dit-il d'une voix qui tomba presque dans un sanglot.

Puis, bravement, il se reprit et je connus, en une perspective poétique estompée, l'histoire de Dédouchka.

— Pas la Russie du Nord, moi. La Crimée, le ciel toujours bleu, toujours honnête. La mer bleue aussi. Oh ! aller sur la mer ! Aimez-vous la mer ? En bateau sur la mer libre ! En yacht par la tempête ! J'aimais cela ! J'étais puissant au yachting. Mais maintenant, depuis ma contusion, depuis l'éclat d'obus reçu en Allemagne, ma tête tanguait sur les vagues, comme un bateau, à droite, à gauche... (Dédouchka balançait douloureusement sa tête entre les mains). Grâce à la Révolution ! explosa-t-il avec une déchirante ironie.

Nous rentrâmes par le jardin ; je ne lui posai plus de questions, je marchais lentement à ses côtés, aux côtés de son rêve. Mais son rêve s'oublia.

— Et ma maison ! Ma maison au bord de la mer ! Maison blanche entourée de roses. Un parc, une allée jusqu'à la mer ! On entend la musique ; mes deux filles jouent à quatre mains la septième symphonie de Beethoven, la symphonie qui danse. Oh ! qu'elles sont jolies, mes deux filles ! Sonia, Nétochka ! Si pareilles, si différentes ! Cheveux noirs, yeux noirs, visages blancs, ovales, comme des madones. On les disait semblables comme des gouttes d'eau, mais moi je les distinguais comme deux voix d'une chanson. Et maintenant, où sont-elles ? En Sibérie... Aux frais de l'Etat révolutionnaire !

Ma femme morte. Et moi ingénieur en Allemagne, pour le compte de l'Armée rouge ! Là, ma contusion. Bombardement. Une maison sur moi. Tout perdu, argent, maison, famille, santé, esprit. Mais s'il y a la guerre, j'ai encore la force de marcher. Bon tireur, moi !

Je ne reconnaissais plus Dédouchka. Son âme de brebis bondissait comme une lionne. Ses doux yeux jetaient des éclairs.

— Calmez-vous, Dédouchka, lui dis-je. Vous êtes en France. C'est bon, la France. Vous vous reposerez. Vous retrouverez la santé.

Sa colère tomba pour faire place à un abattement qui m'emplit de tristesse. Et je l'entendis, lentement, scander

comme s'il naissait pour la première fois, cet immortel vers d'exil :

Barbarus hic ego sum, quod non intelligor illis.

Voyant mon étonnement, il m'offrit une gerbe de citations classiques où je distinguai celle-ci :

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros..

et cette autre, qu'il articula en se désignant lui-même :

Τυφλός τά τ'ότά τόν τε νοίν τά τόμματ' εί.

Il récitait avec une mélancolique dévotion, comme un enfant qui sèche ses larmes en écoutant sa mère lui chanter les chants de son jeune âge.

Mais déjà il s'éloignait dans le couloir entre la chapelle et la maison.

— Je vais finir de *restaurer* les poètes. Chère Sœur Hélène viendra. Il faut qu'elle ait chaud cet hiver.

— Il vaut mieux le lui laisser croire, dit Mère Françoise qui arrivait à ce moment. Nous venons de recevoir une dépêche. Sœur Hélène est morte.

Je ne me tins pas de lui demander qui était cette Sœur Hélène. Elle ne m'en dit que ce qui concernait Dédouchka. Je sus plus tard que, convertie d'une jeunesse orageuse grâce aux prières et aux souffrances de Sœur Françoise, elle avait pris le voile et que, pendant la guerre, elle était infirmière en Allemagne du Sud.

— Elle a trouvé Dédouchka dans un camp d'extermination alors qu'il n'était plus qu'une loque humaine. Sans espoir de le sauver, elle voulut adoucir ses derniers instants et peut-être ranimer assez de conscience pour qu'il ne mourût pas comme une bête. Contre toute prévision, Dédouchka vécut. Dès l'instant qu'il connut un visage aimable penché sur son chevet, ses yeux brillèrent comme ceux d'un enfant à qui sa mère sourit.

Et dès qu'il put marcher, Sœur Hélène le fit envoyer en France, à la Maison-mère qui nous l'envoie parce que nous avons un jardin dont l'air est pur. Mais il n'a plus personne au monde et il attend toujours Sœur Hélène qui vient de mourir.

Les événements passaient et s'oubliaient et je pus rentrer chez moi. Au mois de décembre, je reçus une dépêche pneumatique de Mère Françoise : « Venez à Noël pour être témoin d'une joyeuse surprise que nous ferons à Dédouchka. »

Dans la chapelle décorée, la Sœur sacristine s'affairait aux derniers préparatifs pendant que le chœur répétait les chants. Je remarquai deux voix de femmes d'une extraordinaire beauté.

— Ce sera la surprise de Dédouchka, me dit Mère Françoise. Ces deux femmes sont les dernières rescapées de Sœur Hélène ; des Russes qu'elle a arrachées à la mort en mourant elle-même. Une longue odyssee les a amenées à Grenelle et de Grenelle ici. Vous entendez comme elles chantent. A l'offertoire, elles chanteront un cantique en vieux russe et Dédouchka en oubliera qu'il habite Boulevard de Stalingrad.

Je trouvai Dédouchka dans la salle de lecture attenante à la chapelle ; c'est de là qu'il entendait la messe depuis qu'un jour il avait pris mal dans l'escalier de l'orgue. Je lui offris mon bras pour le conduire à la chapelle ; je lui dis de ne pas avoir peur, que je prendrais soin de lui.

Dédouchka me lança un regard désolé dans lequel flotait son incurable nostalgie :

— Chez nous, si grande fête cette nuit ! On y chante le cantique *Mère de Dieu*.

Il battait la mesure et fredonnait un air nouveau pour moi. Je le conduisis, non sans peine, au fond de la chapelle, près de la tribune, où je l'installai de mon mieux. Les yeux fixés sur l'autel en fleurs blanches et roses, il se perdit dans une méditation dont son visage, par instants, s'éclairait. *Puer natus est nobis...* Comment un peu de joie ne naîtrait-elle pas ? Le cantique *Mère de Dieu* s'éleva comme le dialogue de deux anges.

Ce qui devait arriver arriva : Dédouchka s'évanouit ; j'eus la tâche de l'emmenner et de le ranimer avec un verre de rhum. Mais avant même de rouvrir les yeux, il chantait, en extase...

Après la messe, il y eut procession à la crèche qu'on avait dressée dans la salle de lecture. J'y soutins

Dédouchka, mais cette fois je le sentis bien décidé à ne pas s'évanouir et quand les deux étrangères entonnèrent le cantique, il y joignit sa voix de ténor.

Elles se retournèrent, il y eut un instant d'hésitation, on crut que le chant allait sombrer, mais il reprit avec un tel accent de foi et de certitude que tous les assistants en furent saisis.

La cérémonie terminée, personne ne disait un mot.

Mère Françoise rompit le silence :

— Alors, êtes-vous content, Dédouchka ? Saviez-vous qu'il y avait de si belles voix dans votre pays ?

Dédouchka et les deux femmes se regardèrent un moment, oppressés, haletants. Sans bouger encore, d'une voix étranglée qui était comme l'appel d'un impossible espoir, le vieillard articula :

— Sonia ! Nétochka !

— Père ! s'écrièrent ensemble les deux femmes en se jetant dans ses bras.

Dédouchka retrouva toutes ses facultés et redevint aussitôt le prince qu'il était, plus heureux qu'au temps où il administrait ses grands domaines.

On se souvient toujours de cette scène au couvent de Bourg-la-Reine, maintenant que Mère Françoise et Dédouchka reposent au cimetière et que les deux étrangères, sous les noms de Sœur Françoise et Sœur Hélène, soignent les malades du quartier. Mais on entend quelquefois, en rappelant cette nuit de Noël :

— Comment ne sont-ils pas morts de joie ?

Marcel MICHELET